

L'ÉNONCÉ ACÉPHALE

Amar Italia

Parfois, un bref énoncé, une phrase impersonnelle qui ne prescrit ni n'interdit, sans sujet qui l'énonce, surgit à l'esprit. Elle disparaît comme elle fit surface, sans laisser plus de trace que le poisson dans la vague. Phrase spectrale, tel un rêve fugitif.

Il arrive aussi que ces quelques mots suscitent chez celui qui les perçoit un émoi, discret d'abord, puis de plus en plus intense, qui se transforme en exigence, en vocation. Ainsi, par une nuit fiévreuse, la conscience d'un adolescent, militant nihiliste russe du nom de Perelman, est traversée par quelques mots, parfaitement hétérogènes à ses préoccupations d'alors : *renaissance d'Israël et de sa langue sur la terre des Pères*. Quelques heures plus tard, après un bref et terrible combat intérieur, l'adolescent devient Eliezer Ben Yehouda, prophète de la renaissance de l'hébreu comme langue parlée¹.

Il arrive enfin que ces mots n'affleurent même pas à la conscience. Ou plutôt ils n'apparaissent qu'éclatés, telles les pièces d'un puzzle. Mais parce qu'ils se répètent avec insistance, ils attirent l'attention d'un observateur averti,

1. Cf. Eliezer Ben Yehouda, *Le Rêve traversé*, trad. G. et Y. Haddad, Paris, Le Scribe, 1989.

tierce personne qui recompose en son propre esprit, dans sa forme complète, l'énoncé dont le sujet subissait les effets sans en percevoir l'existence. Reconnaître de telles pensées, c'est admettre l'existence de l'inconscient freudien.

Amar Italia, aimer l'Italie. Prêtons à ces deux mots le statut décrit à l'instant, nous les distinguons alors comme le dessin deviné dans le tapis, tissés dans l'espace mental de Sigmund Freud lui-même. Pour le moment, il suffit de noter que l'inventeur de la psychanalyse visita la péninsule à plus de vingt reprises, malgré sa phobie des trains ¹. Limpide déclaration d'amour ? Commandement ? Cette formule représente plutôt, dans son apparente simplicité, l'énigmatique inconnue d'une équation, un algorithme, qui marque de son empreinte profonde et structure le champ freudien. Soyons abrupts, la formule *Amar Italia* contient le secret qui conduisit Freud à sa découverte.

L'inhibition prolongée de Freud à se rendre à Rome appartient aux lieux communs de l'exégèse psychanalytique. De nombreux auteurs ont commenté *L'Interprétation des rêves*, le texte fondateur de la nouvelle discipline, où Freud confie son anecdotique et étrange difficulté ². Il l'avait déjà mentionnée dans les lettres à son ami Fliess. Il en parle à nouveau – à propos des noms d'Hasdrubal et d'Hamilcar – dans son autre œuvre majeure, *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

1. Cet amour de Freud pour l'Italie ne pouvait échapper au grand connaisseur de son œuvre, J. Lacan. Cf. *Le Séminaire*, livre IV : *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 419 : « Et voici Freud qui prend pour sujet Léonard de Vinci. Tout dans ses antécédents, dans sa culture, dans son amour de l'Italie et de la Renaissance [souligné par A.G.H.], nous permet de comprendre qu'il ait été fasciné par ce personnage. »

2. Se reporter à l'index du vol. IV de la Standard Edition, *verbo* « désir d'Italie » et « Rome ».

L'ÉNONCÉ ACÉPHALE

La justification de cette insistance accordée à une péri-pétie biographique réside dans une étonnante confiance de Freud. Celui-ci associe la levée de cette inhibition à la résolution de sa propre analyse. Visitant une fois encore l'Italie, il lui revient en mémoire qu'il éprouva enfant, pendant un voyage entre Freiberg et Vienne, des sentiments incestueux pour sa mère. Il désira voir *matrem nudam*. Cette levée d'amnésie l'amène à découvrir rien de moins que le complexe d'Œdipe, c'est-à-dire le noyau de sa doctrine sans lequel l'ensemble, nous dit Lacan, perd toute consistance. La psychanalyse est née de ce dévoilement fondateur. Sans cette pierre d'angle, elle existait déjà, mais inachevée, fragile. Du même coup, s'ouvre enfin devant Freud le chemin de Rome. Il effectue une première visite. Il y reviendra maintes et maintes fois.

Selon Freud lui-même, le maléfice qui empêchait la visite de Rome – et ses commentateurs abondent en ce sens – s'explique par la connexion entre ce voyage et des représentations œdipiennes. Les effets concrets de cette interprétation tendraient à le justifier. Pourtant, si l'on se dégage de la fascination, de la piété et de la répétition, on finit par éprouver une certaine insatisfaction, voire une irritation. Quel rapport peut bien exister, en effet, entre la Ville éternelle et la douce et dévouée Amalia, épouse de Jakob Freud et mère de Sigmund ?

Freud perçoit d'emblée cette dissonance et tente de nous l'expliquer. Avec la mégalomanie que permet l'activité onirique, il rapporte dans *L'Interprétation des rêves* son identification à la fois à Hannibal piétinant sur les rives du lac Trasimène, sans parvenir à pénétrer dans la ville, et à Moïse contemplant la terre interdite de Canaan du haut du mont Nébo. Deux représentations qui se contredisent violemment. Dans la première, Rome apparaît comme un objet honni, symbole de la destruction de Jérusalem, puis

de la persécution des Juifs par les hordes de Titus et par l'Église. La seconde représentation, en revanche, identifie Rome à Canaan, objet brûlant du désir inassouvi de Moïse. Sans doute l'inconscient ignore-t-il la contradiction aristotélicienne. Mais cet exemple risque néanmoins de conduire à des explications qui perdent toute rigueur. L'argumentation de Freud n'en sera pas moins indéfiniment reprise, sans que soient remarqués le paradoxe violent, la sollicitation excessive du vraisemblable au détriment du véridique, qu'elle recèle pourtant.

Pourquoi Rome – et non pas une autre grande métropole qui domine le monde d'alors, Paris, Londres ou Berlin – occupe-t-elle cette place dans la subjectivité freudienne ?

L'équivalence *Rome = Amalia*, mère de Freud, par fidélité à l'enseignement freudien lui-même, exige une démonstration plus rigoureuse.

Pour rompre le mouvement circulaire du commentaire indéfini des mêmes annotations, il faut élargir le champ de la question. Rome fut une ville passionnément aimée, certes, *mais en tant qu'élément privilégié d'un espace, d'un corps géographique plus large*. Freud un jour soupira : « Ce qu'il me faut, c'est l'Italie¹ ! » Pour la compréhension du processus qui conduisit à la naissance de la psychanalyse, peut-être faut-il, en effet, considérer l'Italie tout entière, cet *Amar Italia*, code d'un vaste programme, et poser la question : pourquoi ce pays fut-il indispensable à la créativité de Freud, voire à sa part de bonheur en ce monde ?

La question dépasse la limite d'une apparente monographie et touche peut-être aux enjeux les plus importants de l'heure. Tout autant qu'à Freud, l'Italie paraît indispensable à l'élaboration de leur œuvre pour nombre

1. In *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1969, lettre n° 67, p. 189.

L'ÉNONCÉ ACÉPHALE

d'hommes illustres, de Montaigne à Goethe. À lire leurs récits de voyages, le séjour en ce pays fut pour chacun un moment de dévoilement : dévoilement d'inconscient. En d'autres termes, un pan essentiel de la culture européenne, dans lequel la psychanalyse s'inscrit, se forma dans ce lien nourricier à l'Italie. De quel trésor symbolique quasi sacré ce pays reste-t-il dépositaire ? Trésor si troublant que certains esprits hésitent et titubent au moment de la rencontre, en proie à un vertige semblable à celui des pèlerins qui visitent d'autres lieux originaires de l'humanité, de Jérusalem à Bénarès.

Est-ce à la suite d'un relâchement de cette osmose, de l'effritement de ce ciment qui relie les parties du corps morcelé appelé Europe, que notre culture s'essouffle et s'assèche devant sa mort auto-annoncée ?

Interroger le rapport de Freud à l'Italie c'est, pour un psychanalyste, interroger le malaise qui frappe sa propre discipline. Elle-même a largué un temps cette amarre latine initiale au bénéfice d'une inspiration anglo-saxonne dominante. À quelques exceptions près – celles, dit-on, qui renforcent les règles –, la merveilleuse langue anglaise a peu de talent naturel, aussi bien pour les jeux de l'inconscient que pour ceux de la peinture. Pour Lacan, le retour à Freud sous-entendait revenir à une certaine latinité, à une « romanité » d'inspiration ; et il choisit à son tour Rome pour y énoncer son Manifeste.

La tradition philosophique la plus prestigieuse enseigne que la pensée ne se déploie jamais mieux que dans le va-et-vient d'une promenade. C'est à remettre nos pas dans ceux des voyages italiens de Freud que certains paysages essentiels de notre propre condition nous seront plus lisibles.